

Entretien avec Bakary Diakité

Préférer l'aller-retour au retour tout court

La richesse d'un parcours d'immigré se retrouve dans la pluralité de ses attachements avec son pays d'origine et son pays d'accueil. Mais la critique née de la comparaison incite davantage à prôner l'échange comme issue plutôt qu'un retour qui ne pourra jamais se faire « à la case départ ».

Cosmopolitiques: Vous êtes né au Mali, et aujourd'hui vous êtes médecin en banlieue parisienne, et convaincu de l'intérêt d'une démarche participative en santé publique, dans le cadre des projets « atelier santé-ville ».

Bakary Diakité: Oui, je suis d'origine malienne et vous devez vous demander pourquoi je suis ici en banlieue parisienne, alors que je serais plus utile dans mon pays d'origine, et que mon objectif a d'ailleurs toujours été d'y retourner. Ma thèse sur la sécurité hospitalière était destinée à favoriser mon retour mais cela n'a pas été possible pour des raisons de financement du projet alors que c'était une façon pour moi de me réintégrer en douceur dans mon pays d'origine. J'ai donc toujours mes bagages dans l'avion, et je n'ai pas réussi à poser ma valise. Je voulais aller travailler dans un hôpital, mais le salaire proposé était dérisoire par rapport à celui offert à des occidentaux. Quant à retourner dans le cadre d'associations humanitaires, c'était exclu. Les associations humanitaires disposent souvent de gros moyens même si l'on peut souvent s'interroger sur l'adéquation ou l'efficacité pour certaines d'entre elles. Mais surtout ce qui ne me convient pas, c'est le rapport nouveau, généré automatiquement par le statut d'immigré en Europe, que j'ai avec ma famille là-bas. Il nous est demandé, de par ce statut d'aider toute la

famille. Pour eux, depuis que je suis allé à l'école je suis devenu un « toubab » c'est-à-dire un blanc, un occidental. Vous voyez, quand j'ai quitté le Mali, je n'avais rien, j'étais vraiment très pauvre. Mais ma famille m'aimait. Aujourd'hui, lorsque je reviens au Mali, j'ai l'impression de n'être plus aimé. L'argent est venu s'interposer. On ne vient plus que pour m'en demander. Ce sont eux qui se sont occidentalisés en fin de compte. Moi, j'ai beau exercer la médecine occidentale en France depuis plus de dix ans, je ne serai jamais blanc ! D'ailleurs, il y a un proverbe, chez nous, qui dit : « Le morceau de bois a beau durer dans l'eau, il ne deviendra jamais un caïman ».

Cosmopolitiques : Vous qui exercez la médecine occidentale, que pensez-vous des ethnomédecines ?

Bakary Dialité : Je ne m'étonne plus de rien ! Ma voisine, une charmante vieille dame de 82 ans, très française, m'a confié l'autre jour que son psoriasis avait régressé depuis qu'elle avait consulté par téléphone un sorcier quelconque... Le problème, dans une société très cartésienne, c'est de pouvoir prendre en compte l'individu dans sa globalité. Il y a des tas de maladies psychosomatiques. Et des tas de charlatans, des astrologues, des marabouts, très méprisés car ils ne sont titulaires d'aucun diplôme, mais qui servent de tampon lorsqu'on perd tout espoir et qu'il faut continuer d'y croire. Mais le côté contestable et triste, c'est la tendance croissante vers une marchandisation des soins de ces guérisseurs. En Afrique et pour être précis dans mon village, le guérisseur sera remercié par un geste symbolique. Il n'attend pas d'argent en retour. Dans le contexte d'un village malien, il y a beaucoup de personnes qui sont thérapeutes. Lorsqu'un enfant est malade, sa mère demande conseil à une grand-mère puis à une autre. Chacun donne son avis. C'est une véritable pyramide sanitaire qui se met en place. Il peut y avoir différentes interprétations sociales d'une maladie, et on va rechercher, au-delà des causes possibles, les différentes influences. Au-delà des proches, dans mon village, on pouvait avoir recours à trois sortes de thérapeutes : les guérisseurs traditionnels, ceux qui connaissaient les plantes et accompagnaient les traitements d'incantations. Ils étaient aussi sorciers bienfaisants ou malfaisants, selon la rumeur. Et puis il y avait les fétichistes, souvent forgerons, qui étaient des sorciers animistes. Et enfin les marabouts, qui avaient été à l'école coranique, et qui mêlaient la religion musulmane et la culture animiste, avec l'usage d'amulettes, qui sont totalement prosrites par le Coran.

Cosmopolitiques: En venant en France, avez-vous découvert des maladies que vous ne connaissiez pas ?

Bakary Diakité: Ah oui, c'est incroyable comme vous êtes toujours en train de courir, sans même avoir une ligne d'arrivée pour vous rassurer ! Un jour, alors que je n'avais rien à faire, je me suis retrouvé dans le métro en train de courir, pour faire comme tout le monde ! Cela n'a pas de sens. Et puis la crise de l'adolescence. Quand j'ai quitté le Mali, je ne savais pas ce qu'était un adolescent. En Afrique, chaque âge a ses plaisirs, ses fêtes, ses rites. Le passage à l'âge adulte se passe en groupe, sans difficulté spécifique. Mais en Europe, c'est incroyable le temps passé en colloques, en consultations, pour essayer de résoudre ce problème ! Et combien d'argent dépensé, et de structures spécifiques de créées, des points écoute, des relais, des bus... pour pallier à la disparition d'espace naturel où l'on puisse se rencontrer. Je me souviens que dans mon village au Mali, lorsque les femmes allaient chercher de l'eau au puits, elles prenaient tout leur temps, parce que c'était le moment privilégié où elles se retrouvaient entre elles, où elles pouvaient s'octroyer un espace d'écoute et de discussion pour essayer de résoudre leurs problèmes. En France, on a du mal à promouvoir une démarche participative de santé car tout problème est rationalisé : on veut tout comprendre et tout expliquer. Et chacun pense qu'il a ce qu'il faut et qu'il n'a pas besoin de l'autre. Montesquieu disait « j'aime bien les paysans car ils ne sont pas assez instruits pour raisonner de travers ». C'est toujours le même schéma. Que l'on parle d'adolescents ou de médecine, on ne cherche qu'à parler de ce qui nous intéresse, de ce dont nous sommes convaincus. Mais on a du mal à trouver le cocktail avec ce qui peut intéresser l'autre.

Cosmopolitiques: N'est-ce pas vrai aussi en politique ?

Bakary Diakité: Oui, les politiques croient savoir ce dont les gens ont besoin, et des sommes considérables ont été englouties dans la politique de la ville pour obtenir au total bien peu d'améliorations. Parce que cela ne rétablissait pas le lien social, cela ne visait pas à créer un espace public de partage. Pourtant les gens peuvent aussi avoir besoin de donner, d'être utiles, pour aller mieux. Lorsqu'ils vont bien, ils sont repliés sur eux-mêmes, dans leur espace privé. Ils n'en sortent que lorsqu'ils ont des problèmes. Il faudrait réussir à faire reculer cet individualisme et créer des opportunités d'agir par simple générosité. S'intéresser à son voisin. Savoir s'il a besoin de quelque chose. L'inviter

à passer chez soi. C'est tout bête mais en France, cela prend des proportions incroyables ! Par exemple ma voisine de 82 ans ne viendra jamais chez moi sans m'apporter quelque chose ! Alors que si je l'invite, c'est tout simplement pour avoir le plaisir d'être avec elle.

Cosmopolitiques: Il y a un grand respect pour les personnes âgées en Afrique...

Bakary Diakité: Je trouve surtout que la façon dont les occidentaux traitent les personnes âgées est très brutale. Cela donne l'impression que parce qu'elles ne sont plus productives, on les met au rebut ! Alors même que c'est une part croissante de la population. Chez nous, bien sûr, il n'y a pas cette logique d'âge administratif de la retraite, qui dépend du nombre d'années de cotisation, etc... Non, les personnes qui prennent de l'âge sentent un jour qu'il faut s'arrêter de travailler, et commencer à jouer un autre rôle. La vie continue, mais sous une autre forme, selon leurs capacités. Le plus souvent on leur confie des tâches de médiation. Lorsque des jeunes ont un projet, ils vont avant toute chose aller voir un ancien pour lui demander son avis. En Occident, chaque tranche d'âge est cloisonnée, emprisonnée d'abord à la crèche puis à l'école, au travail et enfin dans la maison de retraite. C'est extrêmement violent. La maison de retraite symbolise la dernière étape de la vie. On ne peut plus revenir en arrière. Je conviens de la difficulté de trouver une autre alternative, mais il faut chercher. Ne peut-on pas réfléchir, avec la crise de logement, sur l'accueil encadré des jeunes étudiants voire travailleurs chez des personnes âgées isolées ?

Cosmopolitiques: Quelle est la collectivité politique de base en Afrique ?

Bakary Diakité: En Afrique, je ne sais pas, mais au Mali, c'est le village. L'autorité appartient toujours au plus ancien. C'est lui qui arbitre. Je me souviens que lorsqu'il y avait d'importantes questions à traiter, comme une demande en mariage, ou la fixation de la date de funérailles, les hommes et les femmes se regroupaient séparément d'abord, pour en discuter entre eux. Et ensuite chaque groupe faisait entendre de façon audible sa position, grâce au crieur qui demandait quels étaient les avis et qui parlait comme porte-parole du groupe. La prise de parole publique est quelque chose qui nécessite une capacité particulière. C'est très difficile, on s'excuse avant de parler publiquement, parce que l'on peut toujours vexer ou blesser quelqu'un sans le vouloir. Aussi, on dit que « la parole, c'est comme une tartine de têt : il faut faire attention

car dès que l'on en soulève une, les autres pointent leur nez ». Donc, ne peut manier l'art de la parole publique qui veut.

Cosmopolitiques: Au-delà du village, c'est l'administration qui gère les problèmes ?

Bakary Diakité: Oui, c'est le commandant, le chef d'arrondissement. Je me souviens qu'il nous faisait très peur, ce commandant. Mais depuis quelques temps, j'ai appris que la démocratie avait fait des progrès au Mali, et qu'il y avait désormais des élections, selon les mêmes principes qu'ici. Mais la gestion n'appartient toujours qu'à ceux qui ont été à l'école, aux toubabs. Parce qu'en Afrique, les illettrés se sont dépossédés (ou l'ont été) du pouvoir de gérer la cité selon le modèle occidental. Mais il faut dire aussi que dans la mesure où personne ne possède rien, que tout est à tout le monde, il est impossible de responsabiliser les gens. Quand survient un malheur, on est persuadé que c'est une malédiction divine, ou que quelque sorcier a jeté un mauvais sort. On projette toujours sa situation sur quelque chose d'autre, d'extérieur.

Cosmopolitiques: Si vous retourniez là-bas, ce ne serait ni pour exercer la médecine, ni pour y faire de la politique ? Mais compte tenu de l'ampleur des besoins par quoi commenceriez-vous ?

Bakary Diakité: Par l'agriculture, très certainement, et pas seulement parce que mes parents étaient cultivateurs. Il est essentiel que ces pays puissent à la fois continuer de produire des cultures vivrières correspondant à leur alimentation traditionnelle: le mil, le maïs (qui sert à faire les tartines de tô, dont je vous parlais tout à l'heure), le fornio (personne ne connaît cela, ce sont des grains dont on fait une semoule très fine). À partir de l'alimentation, on aborde aussi la question de la santé et de l'être dans sa globalité.

Un paysan qui a produit suffisamment peut se nourrir, épargner l'excédent voire le vendre, et les produits de cette vente peuvent aller à la santé, à l'éducation des enfants ou aux loisirs. La réflexion sur l'alimentation permet de transcender toutes les autres.

Ici l'abondance de l'alimentation côtoie l'obésité notamment dans les grandes villes. Si l'on se penche sur la question de l'obésité, elle est indissociable de la souffrance psychologique et du sentiment d'inutilité. Il faut s'intéresser à ce qui s'est passé dans l'itinéraire des parents. L'obésité pose aussi la question de l'activité physique et du mode de

vie. L'exposition aux problèmes cardio-vasculaires. Et en fin de compte se pose aussi le problème du coût pour le système de santé publique.

Cosmopolitiques: Et si vous deviez promouvoir un échange entre le Sud et le Nord, vous le fonderiez sur quoi?

Bakary Diakité: Peut-être sur la famille. Le concept renvoie à des réalités très différentes, selon que l'on vit au Nord ou au Sud. Et même entre les pays du Sud, il doit y avoir des variétés intéressantes à comparer. Notamment au regard des liens que l'émigré conserve avec sa famille, qui ne seront pas les mêmes pour un malien ou pour un zaïrois. La famille s'estompe de plus en plus au Nord, générant bien des situations de mal-être, pour toutes les générations, alors que nous avons conscience dans le Sud que c'est une source d'amour, d'équilibre et de bonheur. Une vraie richesse. Un échange entre familles d'origines et de catégories sociales différentes d'ici m'intéresse, et pourquoi pas prolonger cette expérience avec des familles vivant ici et celles résidant en Afrique.

Entretien réalisé par Évelyne Damm Jimenez